

Laval théologique et philosophique



Simplex réflexions sur le désir de connaître

Louis-Émile Blanchet

Volume 27, numéro 1, 1971

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1020201ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1020201ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Blanchet, L.-É. (1971). Simplex réflexions sur le désir de connaître. *Laval théologique et philosophique*, 27(1), 7–24. <https://doi.org/10.7202/1020201ar>

SIMPLES RÉFLEXIONS SUR LE DÉSIR DE CONNAÎTRE

Louis-Émile BLANCHET

Le géologue Pierre Termier voyait juste lorsqu'il écrivait « connaître est l'une des raisons de notre vie »¹. Le seul reproche que ce jugement pourrait encourir serait celui de demeurer bien en-deçà de la vérité. Car, dans l'ensemble des activités humaines, la connaissance tient la toute première place ; on peut dire sans la moindre exagération qu'elle remplit la vie entière de l'homme, qu'elle en est à la fois l'alpha et l'omega. Chez l'homme, en effet, aucune activité, fut-elle la plus humble et la plus servile, n'est possible sans elle. Sa vie matérielle en dépend ; vrai hier, cela l'est encore aujourd'hui, et même davantage si possible, car, dans nos sociétés industrialisées et nos civilisations techniques, nous sommes à la merci de notre savoir. Sans lui, il devient de plus en plus difficile de subvenir aux besoins matériels innombrables qui nous tyrannisent et que, dans une large mesure, nous nous sommes créés. Il faut de plus en plus de connaissances pour *gagner sa vie*. Personne n'échappe plus à la nécessité, devenue impérieuse, d'apprendre toute sa vie durant : l'éducation *permanente* est devenue inévitable.

Mais il y a davantage. Beaucoup plus qu'un simple alpha, le savoir chez l'homme est, encore et surtout, un oméga. Par delà les purs motifs utilitaires, il répond à des aspirations hautement désintéressées, et, s'il est un instrument indispensable à la sécurité de notre vie matérielle, il constitue avant tout la véritable fin de l'homme, celle où celui-ci doit chercher et trouver sa perfection propre, aussi bien dans l'optique naturelle que surnaturelle. En effet, ce n'est pas ailleurs que dans la perception des vérités les plus élevées et des objets les plus nobles que l'homme atteint la seule perfection qui soit digne de sa nature. Du reste, c'est dans la poursuite d'une telle connaissance désintéressée qu'il découvre une source de joies authentiques de qualité supérieure². Ces joies indicibles, elles pourront

¹ *La joie de connaître*, Paris, Librairie Valois, 1928, p. 8.

² Pierre TERMIER, *La joie...*, p. 25 : «... la science est cause de joie, l'une des causes de la joie des hommes. Et c'est pourquoi il y aura toujours des savants, tant qu'il y aura des hommes pour penser ».

être rares et chèrement gagnées, mais leur incomparable saveur compense largement les durs efforts qui les rendent possibles.

1. LE DÉsir DE CONNAÎTRE

L'homme naît totalement ignorant : au seuil de la vie, son intelligence est démunie de la plus petite parcelle de connaissance, elle est tout à fait vide. Les Anciens ont décrit cet état natif d'un mot qui a fait fortune : *tabula rasa*. Ils voulaient dire par là que l'intelligence humaine, à l'origine, ressemble à un tableau sur lequel rien n'est écrit.

Il va de soi que cette condition native de l'intelligence humaine n'a rien d'encourageant. Mais, rassurons-nous, il y a un envers à la pièce qui, lui, est plein de promesse. Vide de toute connaissance innée, l'intelligence renferme cependant un immense et vif désir de connaître, de savoir et de comprendre. De plus, ce désir est naturel comme le reconnaît bien Aristote lorsque, dès les premières lignes de sa *Métaphysique*, il note : « Tous les hommes désirent naturellement savoir »³. Mais en quoi pareil désir est-il naturel ? En le qualifiant ainsi, on veut simplement dire qu'il s'enracine dans la nature même d'un être intelligent, qu'il est inhérent à sa nature, qu'il répond aux exigences et aux aspirations mêmes de tout être raisonnable. Car c'est par son intelligence que l'homme est homme. Or cette intelligence n'a pas d'autre fin que celle de connaître. La connaissance intellectuelle apparaît donc comme l'activité la plus conforme à la nature de l'homme. Au surplus, c'est une loi reconnue que toute entité tend naturellement vers le type de perfection que réclame sa nature. La perfection propre à l'homme ne peut que se conformer à la nature d'un être raisonnable : elle devra donc se situer au niveau de l'intelligence. L'homme parviendra à sa perfection propre par la connaissance ; disons mieux et davantage, il y parviendra dans la connaissance et, bien entendu, dans la connaissance intellectuelle⁴.

L'intelligence humaine n'est pas la plus parfaite des intelligences ; au vrai, c'est même la moins parfaite de toutes. Néanmoins, malgré son imperfection, c'est elle qui place l'homme au-dessus du monde minéral, végétal et animal tout entier⁵ ; c'est elle qui assure sa supériorité sur l'univers matériel. En fait, l'hom-

³ *Métaphysique*, I, c. 1, 980 a 21. Le commentaire que fait saint Thomas sur ce passage est à lire. Du Docteur angélique retenons encore ces lignes : « ... ad temperantiam pertinet moderari motum appetitus, ne superflue tendat in id quod naturaliter concupiscitur. Sicut autem naturaliter homo concupiscit delectationes ciborum et venereorum secundum naturam corporalem, ita secundum animam naturaliter desiderat cognoscere aliquid » (*Ila Ilae*, q. 166, a. 2, c.). F. Lachat donne de ce passage la traduction suivante : « L'objet de la tempérance est de modérer les mouvements de l'appétit, afin qu'il ne se laisse pas aller à l'excès dans les désirs de la nature. Or, de même que le corps désire naturellement les plaisirs de la table et ceux de la chair, de même l'âme a un désir naturel de connaître ». Voir aussi : Bossuet, *Sermon sur la mort*.

⁴ Cf. S. THOMAS, *In I Metaph.*, lect. 1 ; III *Cont. Gent.*, c. 25.

⁵ S. THOMAS, III *Cont. Gent.*, c. 25 : « Mais l'intelligence humaine, bien qu'elle vienne au dernier rang des substances intellectuelles, est néanmoins supérieure à tous les êtres dépourvus d'intelligence ».

me loge aux confins de deux univers : le spirituel et le matériel. Il appartient aux deux ; et en participant à la perfection du premier comme à l'imperfection du second, il assure un lien entre les deux.

Comme celle de tout être créé et fini, la perfection de l'homme est limitée. Toutefois, dans les créatures intelligentes, donc chez l'homme, l'intelligence apporte un remède à cette limitation de perfection. Car, grâce à elle, l'homme peut posséder en lui, d'une certaine manière, les perfections dont il est dépourvu, il peut réunir en lui toutes les perfections disséminées dans l'univers aussi bien supérieur qu'inférieur⁶. C'est cette idée que renferme l'aphorisme d'Aristote : « D'une certaine façon, l'âme est tout ce qui existe »⁷. Grâce à son intelligence, l'homme sort en quelque sorte de ses limites, il s'épanouit, il s'ouvre à des perfections autres que la sienne propre, il se laisse pénétrer et envahir par une richesse de perfections dont il serait autrement privé. C'est sans aucun doute ce qu'entend exprimer Bertrand Russell, rejoignant par là Aristote, quand il note : « Knowledge is a form of union of self and notself », et plus loin : « All acquisition of knowledge is an enlargement of self . . . »⁸.

La connaissance est un élément indispensable à la perfection de l'homme. Et, bien sûr, celle de l'intelligence principalement. Gardons-nous de croire cependant qu'une connaissance, du seul fait qu'elle soit intellectuelle, suffise à assurer cet élément de perfection : il faut plus qu'une connaissance quelconque de choses quelconques, il faut que cette connaissance possède un degré convenable de perfection. Or, d'où provient la perfection de la connaissance ? De deux sources : de la perfection de l'objet lui-même, et, en outre, de la qualité de la perception. Entre la connaissance imparfaite d'un objet imparfait et la connaissance parfaite d'un objet parfait, il existe toute une gamme de tons intermédiaires. Il va de soi que le summum de la perfection intellectuelle réside dans la connaissance parfaite d'êtres parfaits. Mais quel homme osera prétendre qu'avec ses faibles ressources naturelles il a déjà réussi à se hisser à pareille hauteur ? Cette perfection de la connaissance n'est pas un objet que l'on puisse saisir et tenir, c'est plutôt un idéal à poursuivre sans arrêt, un idéal fuyant, un idéal dont on peut s'approcher, mais qui s'éloigne sans cesse à mesure qu'on s'en approche.

⁶ S. THOMAS, *De Ver.*, q. 2, a. 2, c. Ce texte vaut la peine d'être lu attentivement.

⁷ *De l'Âme*, III, c. 8, 431 b 20 : « Omnia ea, quae sunt, quodammodo est anima ».

⁸ *The Problems of Philosophy*, New York, Oxford Univ. Press, A Galaxy Book, 1959, pp. 158-159. Ce passage suggère une remarque. On sait l'opinion plutôt défavorable de Russell vis-à-vis d'Aristote. Tous deux s'opposent sur bien des points, et rien n'est plus facile que d'en trouver des exemples. Pourtant il ne manque pas de cas où, malgré des formulations très différentes, ils se rejoignent dans une même opinion, comme s'ils y étaient en quelque sorte forcés, « coacti a veritate » selon l'expression de saint Thomas. On a assez naturellement tendance à opposer entre eux certains penseurs, on souligne volontiers leurs désaccords. On ne peut pas, bien sûr, ignorer les points litigieux, mais on serait étonné de découvrir, si on s'en donnait la peine, maints sujets d'entente. Ne serait-ce pas une attitude saine et profitable que de rechercher et de souligner les points où deux savants ou philosophes s'accordent, sans sous-estimer et ignorer pour autant ceux où ils s'affrontent ?

Puisque cette connaissance idéale à laquelle il faut constamment viser puise sa perfection aux deux sources déjà mentionnées, examinons l'une et l'autre un moment. Et tout d'abord, qu'est-ce qui contribue à la perfection de la perception elle-même ? Sans prétendre être complet, il faut dire qu'une connaissance ne sera parfaite du côté du mode que si elle est vraie et objective, précise et nette, explicative au besoin, aussi complète que possible. Il est trop manifeste que ces qualités sont requises à une connaissance parfaite pour qu'il soit besoin d'autre chose que d'une simple mention. Nous ferons toutefois une exception pour le cas de la vérité, car s'il existe une connaissance qui puisse véritablement perfectionner l'intelligence, c'est bien celle du vrai. Elle est seule capable de satisfaire l'intelligence, car le vrai est son bien propre. Il faut malheureusement reconnaître que le vrai n'est pas facile à atteindre : l'on n'y parvient pas toujours, ni d'emblée si jamais on y réussit. Mais quels que soient les obstacles et les retards, la vérité demeure la fin à poursuivre. Pendant longtemps, on pourra la chercher en vain, mais l'homme persévérant et acharné ne sera pas déçu. S'il ne la saisit pas toujours entièrement, il parvient néanmoins à s'en approcher, ce qui apporte la promesse et l'espoir d'un succès complet. S'il faut souvent se contenter d'une connaissance qui n'est pas encore déterminément vraie, mais plus ou moins probable et vraisemblable, il faut reconnaître que pareille connaissance achemine vers le vrai.

L'intelligence humaine perçoit mieux et avec plus d'aisance les choses de perfection moindre. On peut alors se demander : faut-il préférer une connaissance parfaite des choses inférieures à une connaissance imparfaite des choses les plus nobles et les plus hautes ? Sans doute faudra-t-il répondre que, dans l'absolu et l'abstrait, la connaissance moins parfaite des choses les plus nobles est préférable parce qu'elle apporte davantage à l'intelligence⁹. Mais une dichotomie aussi tranchée est plus théorique que réelle. Car, en définitive, le cheminement naturel de l'intelligence humaine conduit celle-ci des choses moins parfaites aux plus parfaites. Et cette connaissance même imparfaite des choses les plus hautes n'est possible qu'à travers une connaissance de plus en plus parfaite des choses inférieures. Ces propos rejoignent ceux que saint Thomas a tenus à maintes reprises sur la félicité qu'il a fait consister, essentiellement et radicalement, dans la connaissance la plus parfaite possible des objets les plus parfaits, c'est-à-dire dans la connaissance la meilleure possible des choses divines. Traitant de la curiosité, il dira par exemple :

Le bien de l'homme consiste, il est vrai, dans la connaissance de la vérité ; mais le souverain bien ne consiste pas dans la connaissance de toute vérité ; il consiste seulement dans la connaissance parfaite de la vérité souveraine, comme le dit le Philosophe, *Ethic.*, X, 7-8. La connaissance de certaines vérités peut donc être un vice lorsqu'elle n'est point maintenue dans l'ordre

⁹ Cf. ARISTOTE, *De l'âme*, I, c. 1, 402 a 1-5 ; S. THOMAS, *In I De Anima*, lect. 1, nn. 3-7.

légitime, c'est-à-dire lorsqu'elle ne tend pas à la connaissance de la vérité souveraine, dans laquelle consiste la suprême félicité¹⁰.

Et, notons-le bien, ce que dit là le Docteur angélique vaut tout autant pour la perfection naturelle que pour la perfection surnaturelle de l'homme, comme en fait preuve le passage suivant :

Il existe une double contemplation de Dieu. L'une atteint Dieu par l'intermédiaire des créatures. Elle est imparfaite en vertu de la raison déjà mentionnée. C'est dans cette contemplation que le Philosophe, *Ethiques X*, c. 9, place la félicité contemplative que l'homme peut atteindre durant sa vie terrestre ; c'est vers elle que tend la philosophie tout entière puisqu'elle procède à partir des créatures. Il existe une autre contemplation de Dieu, propre celle-là à la vie du ciel et que l'homme ne peut atteindre qu'à partir de la foi¹¹.

Revenons au désir de connaître. Quiconque voudrait mettre en doute son existence, n'aurait qu'à observer un peu les enfants pour voir s'évaporer ses hésitations. Chez le tout jeune enfant en particulier, la soif de connaissance montre une vivacité et une impétuosité inusitées. Situation du reste normale dont on ne cherche pas longtemps la cause. C'est que, chez le bambin, l'intelligence est à l'état d'éveil, elle prend un premier contact avec le monde qui l'entoure, un monde encore inconnu, inexploré, étranger, non familier¹². Spontanément l'enfant réagit à ce contact. Il le fait d'abord dans un mouvement où s'entremêlent étonnement, admiration, émerveillement et, parfois même, une certaine crainte. Puis, dans un second temps, naîtra le désir de connaître, un désir impétueux, irrésistible qui se traduit par un flot intarissable de questions d'apparence naïves, mais combien embarrassantes, souvent, pour les adultes que nous prétendons être. Personne mieux que Saint-Exupéry dans *Le petit prince* n'a réussi, je crois, à peindre avec

¹⁰ *Ila Ilae*, q. 167, a. 1, ad. 1, (trad. F. Lachat). Le texte latin se lit comme suit : « Bonum hominis consistit in cognitione veri ; non tamen summum hominis bonum consistit in cognitione cujuslibet veri, sed in perfecta cognitione summae veritatis, ut patet per Philosophum, in X *Ethic.* Et ideo potest esse vitium in cognitione aliquorum verorum, secundum quod talis appetitus non debito modo ordinatur ad cognitionem summae veritatis, in qua consistit summa felicitas ».

¹¹ *In Sent.*, Prol., q. 1, a. 1, c. : « Contemplatio autem Dei est duplex. Una per creaturas, quae imperfecta est, ratione jam dicta, in qua contemplatione Philosophus, X *Ethic.*, cap. ix, felicitatem contemplativam posuit, quae tamen est felicitas viae ; et ad hanc ordinatur tota cognitio philosophica, quae ex rationibus creaturarum procedit. Est alia Dei contemplatio, quae erit in patria et est homini possibilis secundum fidei suppositionem ».

¹² On ne peut s'empêcher de citer un court passage de saint Thomas fort approprié au sujet en cause : « Nous admirons surtout, écrit-il, les nouveautés de même que les choses insolites : chez les enfants, qui sont nouveaux au monde, l'admiration est surtout provoquée par ce qui leur paraît plutôt insolite... ». Le texte latin se lit comme suit : « Admiramur autem nova praecipue et insolita : pueris de novo mundum ingredientibus maior advenit admiratio de aliquibus quasi insolitis... ». (*In De Mem. et Remin.*, lib. un., lect. 3, n. 332).

autant de grâce et de justesse cette attitude de l'enfant à la fois charmante mais grave, gentille mais impitoyable.

À mesure que l'enfant grandit et vieillit, son désir de connaître se voit exposé à de multiples influences. Le temps et les circonstances favorables ou défavorables amènent diverses transformations. Comment pourrait-il en être autrement quand on songe aux nombreuses conditions à remplir, aux dures épreuves à subir, aux nombreux obstacles à surmonter pour que ce désir se réalise ? Assurément, cet irrésistible désir de connaître ne meurt jamais tout à fait, bien qu'il perde toujours sa fougue première, passablement irrationnelle, du reste. Les circonstances sont-elles favorables ? il pourra s'affermir et se parfaire ; il grandira alors, non pas en s'élargissant, mais en devenant plus exigeant, plus méthodique et raisonnable, plus limité et restreint aussi. Par malheur, bien souvent, les circonstances sont peu favorables, sinon franchement défavorables. Aussi le sort qui lui est le plus souvent réservé est-il celui de s'affaiblir, de s'étioler, de s'adultérer, voire de suffoquer presque. Or quelles sont les causes responsables de pareils affaiblissements ? Ensemble ou séparément, plusieurs causes exercent là leur influence, la principale étant sans doute la suivante : L'homme n'est pas qu'esprit, il est aussi matière. Il se voit, par suite, soumis à d'innombrables besoins matériels, des besoins de caractère tyrannique et sans cesse renaissants, dont il ne peut jamais se libérer totalement. Or leur satisfaction étant de toute première importance, la plupart du temps elle absorbe le meilleur des énergies de l'homme ; elle ne lui laisse guère ni le temps ni les loisirs indispensables à la poursuite du véritable savoir. D'où, c'est inévitable, une diminution sensible du désir de connaître¹³.

Dans cet affaiblissement du désir de connaître, une autre cause joue un rôle très considérable : c'est la crainte et le refus de l'effort, la paresse¹⁴. Car il ne faut pas se leurrer, la poursuite et l'acquisition du savoir et de la vérité constituent une tâche longue, ardue, pénible. Le temps, les loisirs, les facilités de toutes sortes sont absolument requis, mais ils ne suffisent pas. Un labeur assidu et acharné, beaucoup de patience et de ténacité, une discipline de vie rigide, voire austère sont également nécessaires¹⁵. Aussi, devant pareilles exigences, il n'est pas étonnant de voir la plupart s'arrêter en cours de route et reculer devant les efforts coûteux qu'impose la recherche de la vérité et d'un savoir véritable et authentique. Ce type de savoir est autre chose qu'une connaissance quelconque, c'est une connaissance explicative, ordonnée, méthodique. Il procure des joies savoureuses lorsque, de temps en temps, on y parvient, mais ce sont des joies rares, austères et chèrement payées. Voilà pourquoi on se tournera bien souvent vers un type de connaissance plus facile et plus superficielle qui s'appelle l'information ; on se

¹³ Cf. S. THOMAS, *I Cont. Gent.*, c. 4 : « Quidam vero impediuntur necessitate rei familiaris ».

¹⁴ *Ibidem* : « Quidam autem impediuntur pigritia ». On lira aussi les remarques de saint Thomas à l'endroit suivant : *In I Metaph.*, lect. 1, n. 4.

¹⁵ *Ibidem* : « Sic ergo non nisi cum magno labore studii ad praedictae veritatis inquisitionem perveniri potest. Quem quidem laborem pauci subire volunt pro amore scientiae... ». Ce que saint Thomas dit là, à propos de la seule connaissance de Dieu, vaut en général pour la poursuite de la vérité comme telle.

tournera vers des joies moins austères, mais également moins dignes de l'homme, en supposant qu'elles conservent encore quelque dignité.

Le désir de connaître ne fait pas que subir une simple diminution. Il lui arrive aussi de se falsifier, phénomène qui n'est peut-être pas tellement rare. Cette falsification donnera lieu à diverses formes désordonnées dont la plus fréquente est sans doute la pure curiosité. Qu'on ne se surprenne pas de voir la curiosité rangée parmi les désordres. Je n'ignore pas qu'on la présente d'habitude comme une qualité. Notons à ce propos que le mot « curiosité » peut s'employer dans un sens large et dans un sens restreint et strict. Dans le premier cas, il ne désigne pas autre chose que le désir même de connaître et, d'ordinaire, c'est là la signification qu'on lui prête de nos jours. En ce sens, il ne revêt bien entendu aucune teinte péjorative. Mais, dans l'autre — et c'est celui que lui donne saint Thomas —, le mot ne désigne rien d'autre qu'un vice¹⁶. Ce vice consiste dans un appétit et une poursuite désordonnés de la connaissance¹⁷. D'aucuns pourront être surpris d'apprendre que la poursuite de la connaissance puisse parfois constituer un désordre et ils se demanderont avec raison où peut bien se trouver le désordre. Gardons-nous de croire que le vice de curiosité n'assume que des formes morbides, grossières ou simplement méprisables ; le simple désir de poursuivre la connaissance de choses inutiles devient désordonné et apparaît comme un vice dès qu'on a le devoir de poursuivre et rechercher d'autres connaissances. Les exemples abondent ; en voici quelques-uns : le juge qui se livre à l'étude de la géométrie au lieu de revoir les textes de lois et de parcourir la jurisprudence en vue de rendre la justice ; l'ingénieur qui lit les poètes au lieu de vérifier ses calculs ; le chirurgien qui, la veille d'une opération délicate, dévore un captivant roman policier au lieu de consulter ses traités de médecine, voilà autant d'exemples de curiosité entendue comme vice.

À ce vice qu'est la curiosité, les scolastiques opposent la vertu qu'ils appellent studiosité. Elle ne désigne rien d'autre que cette vertu qui règle, éduque, oriente notre appétit de connaissance. Elle interviendra de deux façons pour diriger celui-ci : tantôt en le retenant, lorsqu'il poursuit une connaissance inutile ou pernicieuse, tantôt en le fouettant, lorsqu'il refuse le pénible travail que nécessite la poursuite du véritable savoir ou celui que requiert le devoir d'état¹⁸.

Grâce à cette vertu de studiosité, notre appétit naturel de connaître s'intensifie et se parfait. Il s'oriente vers la connaissance des choses les plus importantes et les plus nobles. Mais si la connaissance des choses les plus nobles et les plus parfaites constitue vraiment la fin, elle n'est cependant possible qu'à partir des choses qui le sont moins. Il sera donc tout à fait normal et même nécessaire de rechercher également la connaissance de choses moins nobles, à condition que notre connaissance ne demeure pas quelconque, mais aspire à une connaissance aussi parfaite que possible, une connaissance explicative, ordonnée, compréhensive.

¹⁶ *Ila Ilae*, q. 167, aa. 1-2.

¹⁷ S. THOMAS, *In III Sent.*, d. 35, q. 2, d. 3, nn. 171-175.

¹⁸ Cf. S. THOMAS, *Ila Ilae*, q. 166, a. 2, ad. 3.

2. ÉTONNEMENT, ADMIRATION ET ÉMERVEILLEMENT

A. La source du désir de connaître

Inné chez l'homme, sujet à maintes métamorphoses, le désir de connaître comporte bien d'autres aspects et suscite maintes autres questions. Parmi elles, il ne faudrait pas omettre la suivante : qu'y a-t-il à la source de ce désir ? qu'est-ce qui le provoque et l'alimente ? Plusieurs réponses sont sans doute possibles. Mais incontestablement, aucune d'elles ne sera complète si elle n'inclut pas, comme cause radicale de ce désir, la capacité de s'étonner, d'admirer et de s'émerveiller¹⁹. Cette capacité est à la source même de tout désir de connaître. Non seulement l'émerveillement et l'admiration sont indispensables à la naissance du désir de connaître, mais ils le sont encore à sa vivacité et à sa permanence. Jamais on n'exagérera l'importance de l'admiration pour la recherche de la vérité. La capacité d'émerveillement vient-elle à s'é mousser ? tout est immédiatement compromis, toute poursuite du savoir devient impossible.

Pour mieux comprendre le rôle indispensable de cette capacité d'étonnement et d'émerveillement, il faut voir où elle se situe par rapport au désir de connaître lui-même et par rapport aux conditions de sa réalisation. La recherche de la vérité, en quelque domaine que ce soit, n'est possible qu'au prix de plusieurs conditions, souvent difficiles à réunir en même temps ; l'intelligence ne saurait vivre et s'épanouir que dans un climat favorable. Nous le savons par expérience et nous l'avons du reste signalé : le temps, les loisirs, le travail ardu, la discipline sont autant de conditions indispensables à l'acquisition du savoir. Encore plus indispensable cependant est cette capacité d'étonnement et d'admiration. La raison est simple et d'ailleurs évidente : l'absence de temps, de loisir, de travail ardu ne signifie pas en effet l'absence ou la perte du désir même de connaître ; mais si la capacité d'émerveillement vient à faire défaut, c'est la source même de ce désir qui est tarie. Le défaut des autres conditions n'altère en rien le désir de connaître lui-même ; il empêche seulement, dans une mesure plus ou moins importante, la mise en œuvre, la réalisation de ce désir. Dans un cas, donc, ce n'est pas le désir qui est affecté, seule sa poursuite est retardée ou même empêchée ; dans l'autre cas, c'est le désir lui-même qui est sapé à sa base. La seconde situation est désastreuse, on le conçoit sans peine.

B. Témoignages

À ce point de notre étude et pour l'établir, il peut être instructif et avantageux d'introduire quelques témoins, choisis aussi judicieusement que possible en vue

¹⁹ Nous ne nous arrêtons pas, ici, à distinguer les sens voisins, mais quelque peu différents des mots « admiration », « étonnement », « émerveillement » ni même les sens différents mais apparentés du mot « admiration ». Le sujet de notre étude ne requiert pas, croyons-nous, ces distinctions. Quiconque désirerait pénétrer dans ces arcanes pourra consulter avec profit la longue étude sur l'admiration, signée par l'abbé Guy Godin et parue dans le *Laval théologique et philosophique*, vol. XVII, 1961, nn. 1-2.

de sonder leurs opinions sur le sujet en cause. Bien entendu, nous pourrions interroger une foule d'auteurs et il pourrait être intéressant de le faire, mais nous ne gagnerions rien à multiplier les témoignages. Il nous suffira d'interroger quelques témoins peu nombreux, mais représentatifs d'époques différentes, de milieux différents, de disciplines différentes, de mentalités et de tendances assez différentes même pour être antagonistes.

Les noms que nous avons retenus sont ceux d'Aristote, de Thomas d'Aquin, de Bertrand Russell et de Louis de Broglie. Tous ces personnages font autorité, leur renom est universel et incontestable ; leur choix satisfait aux conditions posées plus haut. Aristote représente l'antiquité grecque, Thomas d'Aquin le Moyen-Âge, les deux derniers l'époque contemporaine. Aristote est philosophe et savant, saint Thomas est philosophe et théologien, Russell est mathématicien, De Broglie est physicien. Aristote et le Docteur angélique s'entendent à merveille, mais Bertrand Russell affiche à l'égard d'Aristote une attitude assez voisine du dédain. Le seul mérite qu'il semble lui reconnaître — à regret peut-être, mais forcément —, c'est sa contribution à la logique ²⁰.

Les textes que nous citons sont — nous le reconnaissons volontiers — un peu longs. Nous croyons que cette longueur même ne constitue pas une cause suffisante pour les couper ; nous estimons au contraire que les amputer leur ferait perdre toute efficacité et toute valeur. Leur intérêt aussi, car ils n'en manquent pas, comme on le verra bien à leur lecture ²¹.

Pour Aristote ²², l'étonnement est au principe même de la philosophie, il en explique la naissance et l'existence. Aristote a tôt fait de reconnaître cette situation ; aussi la souligne-t-il dès le début de sa *Métaphysique* en écrivant :

C'est, en effet, l'étonnement qui poussa, comme aujourd'hui, les premiers penseurs aux spéculations philosophiques. Au début, leur étonnement porta sur les difficultés qui se présentaient les premières à l'esprit ; puis, s'avancant ainsi peu à peu, ils étendirent leur exploration à des problèmes plus importants, tels que les phénomènes de la Lune, ceux du Soleil et des Étoiles, enfin la genèse de l'Univers. Or apercevoir une difficulté et s'étonner, c'est reconnaître sa propre ignorance... Ainsi donc, si c'est pour échapper à l'ignorance que les premiers philosophes se livrèrent à la philosophie, c'est qu'évidemment ils poursuivaient le savoir en vue de la seule connaissance et non pour une fin utilitaire ²³.

²⁰ Dans son ouvrage intitulé *The Problems of Philosophy*, Russell dresse, à l'intention de ceux qui s'intéressent à la philosophie, une courte liste des auteurs dont il recommande la lecture. Or, trait significatif, parmi les auteurs grecs, il n'en mentionne qu'un seul, Platon ; il passe Aristote complètement sous silence.

²¹ Nous avons également cru bon de présenter tous ces textes en français. Nous avons dû traduire ceux qui ne l'étaient pas déjà à l'exception du texte d'Aristote pour lequel nous avons utilisé la traduction de Tricot.

²² Avant lui, son maître Platon avait formulé la même opinion. Dans son *Théétète*, 155d, il met sur les lèvres de Socrate, à l'adresse de Théétète, ces paroles : « C'est la vraie marque d'un philosophe que le sentiment d'étonnement que tu éprouves ».

²³ *Métaphysique*, trad. Tricot, I, c. 2, 982 b 12-21.

Ces considérations d'Aristote regardent directement la métaphysique, à titre de science première ou sagesse d'ordre naturel, et tendent à établir son caractère désintéressé, non utilitaire. Rien n'empêche toutefois que ce qui vaut pour la sagesse suprême s'applique également à toute science et à la poursuite de la connaissance de la vérité en général²⁴.

Le texte d'Aristote cité plus haut est, somme toute, assez bref. Nous le souhaiterions plus long et plus généreux en explications. Heureusement saint Thomas, commentant ce passage, y va de quelques éclaircissements : il dégage le lien qui existe entre l'ignorance, l'étonnement et l'admiration, et, enfin, la poursuite de la vérité. Il explique que faire de la philosophie, c'est chercher à fuir l'ignorance. Ignorance et savoir sont des opposés, des contraires. Fuir l'ignorance et poursuivre le savoir ne constituent pas deux démarches, mais n'en font qu'une seule. Caractériser la philosophie par la fuite de l'ignorance ou par la recherche de la vérité revient exactement au même. Mais lisons plutôt ce texte où le Docteur angélique relie l'origine de la philosophie à la fuite de l'ignorance.

Qu'ils [les philosophes] cherchent à fuir leur ignorance devient évident par le fait que tous les philosophes, ceux d'autrefois comme ceux d'aujourd'hui, se mettent à philosopher parce qu'ils éprouvent de l'admiration pour une certaine cause. Il y a toutefois une différence entre les premiers philosophes et ceux d'aujourd'hui. Ceux de jadis s'étonnaient à propos de problèmes moins nombreux, plus proches d'eux et plus à leur portée, et dont ils cherchaient les causes. Puis, procédant graduellement de la connaissance des choses les plus manifestes vers celles des plus obscures, ils en vinrent à soulever des questions touchant des choses plus importantes et plus occultes telles que les propriétés de la lune, à savoir ses éclipses et les changements de sa configuration, laquelle semble varier conformément à la position de la lune par rapport au soleil. Pareillement, ils posèrent des questions sur le soleil, ses éclipses, son mouvement, ses dimensions. Ils s'interrogèrent sur les astres, leur quantité, leur ordre, etc. Ils s'interrogèrent aussi sur la génération de l'univers tout entier. Certains disaient qu'il a été produit par le hasard, d'autres par une intelligence, d'autres par l'amour.

Saint Thomas conclut par quelques observations pleines d'intérêt :

Or il est clair que le doute et l'admiration sont dus à l'ignorance. Lorsque, en effet, certains effets nous apparaissent avec évidence, mais dont la cause nous échappe, nous éprouvons de l'admiration pour cette cause²⁵.

En effet, confrontée avec une nouvelle entité, avec un phénomène nouveau, l'intelligence humaine, d'ordinaire, n'y voit pas d'abord très clair. Elle ne comprend

²⁴ Lisons cette remarque d'Einstein : « There exists a passion for comprehension, just as there exists a passion for music. That passion is rather common in children, but gets lost in most people later on. Without this passion, there would be neither mathematics nor natural science ». (*On the Generalized theory of Gravitation*, dans *Scientific American*, vol. 182, n. 4, avril 1950).

²⁵ *In I Metaph.*, lect. 3, n. 55 ; voir aussi *III Cont. Gent.*, c. 25, Karl Jaspers, *Introduction à la philosophie*, trad. Jeanne Hersch, Paris, Plon, (s.d.), ch. 2.

pas tant que les causes qui lui apporteraient l'explication demeurent cachées. Cette absence de lumière suscitera, chez l'homme, un sentiment où pourront se mélanger la surprise, l'incertitude, l'étonnement et l'admiration. Pour autant que la cause d'un phénomène ou d'un effet lui échappe, aussi longtemps que toute explication fait défaut, l'intelligence se trouve en face de l'inconnu qui se colore facilement de mystérieux, elle se sent impuissante, dépassée par quelque chose de supérieur à elle. Cette présence d'un aspect inconnu et d'un élément mystérieux pourra, dans certaines circonstances, provoquer une certaine crainte lorsque, notamment, le phénomène lui-même apparaît sous des dehors terrifiants que l'observateur sera incliné à interpréter comme une menace à sa sécurité. La présence d'un élément de grandeur et de supériorité engendrera l'admiration et l'émerveillement. Et, joint aux autres, l'élément inconnu fera naturellement²⁶ naître le désir de rechercher la cause et, par là, d'en découvrir l'explication. On voit ainsi comment l'étonnement, l'admiration et l'émerveillement sont liés à l'ignorance, et comment ils sont en même temps principes de connaissance. L'intelligence vigoureuse n'a de repos qu'au moment où sa connaissance a réussi à éliminer les zones obscures et ombragées dans les objets qu'elle perçoit.

Par delà plus de vingt siècles, le célèbre mathématicien anglais qu'est Bertrand Russell énonce une opinion analogue à celle d'Aristote et, du même coup, à celle de saint Thomas. Chose assurée, ce n'est pas pour le pur plaisir d'être, une fois au moins, d'accord avec Aristote que Russell rejoint le Stagirite, mais bien parce qu'il s'y voit contraint par un souci de la vérité tout aussi louable qu'authentique. Qu'on ne se surprenne pas si Russell ne parle pas exactement le même langage qu'Aristote, ce serait assurément trop demander. Russell ne parle expressément ni de désir de connaître ni d'étonnement ou d'admiration ; il ne parle que de curiosité, mais, sous sa plume, ce mot recouvre à la fois le désir de connaître et l'admiration. Cette page de Russell sur la curiosité est remarquable ; elle en contient une très fine analyse et, à part une petite méchanceté passagère, une analyse juste assez malicieuse pour être savoureuse. Voici donc cette page :

La source naturelle de la vie intellectuelle, c'est la curiosité que l'on trouve déjà chez les animaux sous des formes primitives. L'intelligence requiert une curiosité alerte, mais elle doit être d'une certaine qualité. Cette sorte de curiosité qui, le soir venu, pousse, dans un village, les voisins à surveiller derrière les rideaux n'est pas d'une très grande valeur. L'intérêt largement répandu pour le commérage s'inspire, non pas d'un amour de la connaissance, mais de malice : le commérage ne porte jamais sur les vertus cachées des autres, mais sur leurs vices secrets. Par la suite le commérage est presque toujours faux, mais on se garde bien de vérifier. Les fautes de notre voisin, comme les consolations de la religion, sont si agréables qu'on ne s'arrête pas à examiner attentivement sur quelles évidences elles se fondent. La curiosité proprement dite s'inspire au contraire d'un authentique amour de la connaissance. Vous pouvez voir à l'œuvre cette tendance, sous une forme passablement pure, dans un chat qui a été amené dans un appartement inconnu et

²⁶ « Inest homini naturale desiderium cognoscendi causam, cum intuetur effectus, et ex hoc admiratio in hominibus consurgit », observe le Docteur angélique dans *Ia*, q. 12, a. 1.

qui se met en frais de sentir chaque coin de la pièce et chaque meuble. Vous la découvrirez aussi chez les enfants qui deviennent passionnément intéressés lorsqu'un tiroir ou une armoire, d'ordinaire clos, sont ouverts et qu'il leur est permis de les examiner.

Les animaux, les machines, le tonnerre et toutes les formes de travail manuel piquent la curiosité des enfants dont la soif de connaissance fait honte aux adultes les plus intelligents. Cette passion diminue avec les années jusqu'à ce que, finalement, ce qui est non-familier n'inspire que du dégoût et n'excite aucun désir d'une connaissance meilleure. C'est le stade où l'on proclame que le pays s'en va à la ruine et que « les choses ne sont plus ce qu'elles étaient dans ma jeunesse ». Mais la chose qui n'est plus ce qu'elle était naguère c'est la curiosité même de celui qui s'exprime ainsi. Et lorsque la curiosité est morte, on peut considérer que la vie de l'intelligence, elle aussi, est morte.

Cependant, bien que la curiosité décroisse en intensité et se limite en étendue après l'enfance, sa qualité peut s'accroître pendant longtemps. La curiosité portant sur des énoncés généraux révèle un niveau d'intelligence supérieur à celui d'une curiosité intéressée aux faits particuliers ; en général, plus grand est le degré de généralité, plus haut est le degré d'intelligence impliquée ²⁷.

Nous terminerons ce rapide tour d'horizon en nous tournant, cette fois, vers le monde de la physique. Nous prêterons l'oreille aux propos de l'auteur de la mécanique ondulatoire, le renommé Louis De Broglie.

L'enfant est curieux. Tout dans le monde qui l'entoure l'émerveille et l'étonne. Il voudrait comprendre et, dès qu'il est en état de s'exprimer, il pose des questions. Cet ardent désir de comprendre, cet appétit de connaissance, se prolonge, sous une forme peu à peu réfléchie et plus approfondie, pendant l'adolescence qui, pour cette raison, est l'âge naturel des premières études supérieures. Plus tard, chez la plupart des hommes, cette curiosité universelle diminue, ou du moins se rétrécit et se concentre, et cette diminution entraîne une limitation des voies qui s'ouvrent devant nous quand nous nous éloignons de la jeunesse.

L'humanité dans son évolution passée a suivi une route analogue dans ses grandes lignes, à celle que suivent les individus humains au commencement de leur existence. À ses débuts, elle a observé avec curiosité, attention et parfois inquiétude la nature qui l'enserrait : elle a cherché à dégager les raisons et les liens des phénomènes qu'elle constatait autour d'elle. Mais elle n'avait à l'origine auprès d'elle ni parents ni maîtres pour l'instruire et fréquemment elle a cru trouver dans des mythes souvent poétiques, mais toujours trompeurs, une interprétation sans valeur réelle des faits qu'elle cherchait à comprendre. Ensuite, depuis quelques siècles, elle est parvenue à son adolescence et s'est dégagée de ses premières erreurs. Comme sa curiosité pouvait désormais s'appuyer sur une raison plus ferme et sur un esprit critique plus aiguisé, elle a pu poursuivre l'étude des phénomènes avec des méthodes d'investigation plus sûres et plus rigoureuses.

²⁷ *On Education*, 11^e éd., London, George Allen and Unwin Ltd., 1951, pp. 58-60. La traduction est nôtre.

Ainsi est née la science moderne, fille de l'étonnement et de la curiosité, et c'est toujours ces deux ressorts cachés qui en assurent les progrès incessants. Chaque découverte nous ouvre des horizons nouveaux et, en les contemplant, nous ressentons de nouveaux étonnements et nous sommes saisis par de nouvelles curiosités. Et, comme l'inconnu s'étend toujours indéfiniment devant nous, rien ne paraît pouvoir interrompre cette succession continuelle de progrès qui assouvissent nos anciennes curiosités, mais en suscitent immédiatement de nouvelles, à leur tour génératrices de nouvelles découvertes²⁸.

On pourra n'être pas d'accord avec De Broglie sur certains points. Mais ce sont des points mineurs, des aspects secondaires par rapport au sujet central, à savoir celui de l'étonnement comme ressort naturel et indispensable du désir de connaître et de rechercher la vérité. Ce dernier témoignage ne fait donc que s'ajouter aux autres en les appuyant, en les renforçant bien que les précédents fussent déjà très éloquents par eux-mêmes. Force nous est donc de reconnaître que ces témoignages, malgré la grande diversité des circonstances qui les entourent, s'insèrent tous dans un même sillon et forment un faisceau dont la convergence est irrécusable²⁹.

3. L'ENNEMI MORTEL DE L'ÉTONNEMENT : LA FAMILIARITÉ

Il y a indubitablement une relation étroite entre la capacité de s'étonner et d'admirer d'une part, et, d'autre part, le désir et la poursuite de la connaissance. Cette relation consiste dans une proportion directe : plus cette capacité augmente, plus le désir de connaître croît ; plus elle diminue, plus le désir s'atrophie. Et si cette capacité d'émerveillement allait disparaître tout à fait, ce serait, à toutes fins pratiques, la mort même de l'intelligence, selon la judicieuse observation de Russell.

Face à la nouveauté, à l'inédit, à l'inusité, à l'extraordinaire, l'étonnement et l'émerveillement sont faciles, spontanés, illimités. On l'a déjà noté, pour le tout

²⁸ *Sur les sentiers de la science*, Paris, Albin Michel, 1960, pp. 347-348.

²⁹ Il faudrait encore ajouter le témoignage du père de la théorie des *quanta*, Max Planck. Ses propos rejoignent ceux des auteurs précédents. Il a écrit sur le sujet une fort belle page qui mériterait d'être transcrite en entier. Vu sa longueur, nous n'en retiendrons toutefois que certaines lignes. « L'étonnement est l'origine, la source intarissable de son instinct [de l'enfant] de découverte et de sa connaissance naissante. Il pousse l'enfant avec une force irrésistible à déchiffrer les mystères qui l'entourent... (...) En fait l'adulte a désappris de s'étonner, non pas pour avoir résolu toutes les énigmes, mais parce qu'il est habitué à sa vision du monde. (...) La découverte d'une nouvelle loi [naturelle] ne peut qu'accroître en nous le sentiment du merveilleux. La recherche scientifique ne nous livre-t-elle pas sans répit de l'inattendu?... L'homme de science qui se heurte à une nouvelle énigme la considère toujours comme un événement heureux, stimulant pour son travail. De même que l'enfant, il s'efforce de trouver une explication et, à cette fin, il répète les mêmes expériences... » (*L'image du monde dans la physique moderne*, trad. C. Heim, éditions Gonthier, Genève, pp. 70-71). De Planck, retenons encore cette conclusion : « ... celui qui parvient au stade où l'on ne s'étonne plus de quoi que ce soit, prouve simplement qu'il a perdu la faculté de réfléchir et de raisonner ». (*Autobiographie scientifique*, trad. André Georges, Paris, Albin Michel, c. 1960, p. 138).

jeune enfant, le monde qui l'entoure et qu'il commence à explorer est entièrement nouveau, inusité, extraordinaire. En conséquence, son étonnement et son émerveillement ne connaissent ni bornes ni repos ; l'enfant va de surprise en surprise.

Mais face à l'usuel, à l'ordinaire, au déjà vu, la situation diffère du tout au tout : l'étonnement devient de plus en plus difficile à provoquer, souvent même il disparaît tout à fait. Avec quelle facilité inouïe et combien vite ne se familiarise-t-on pas avec les choses et les personnes qui nous entourent constamment. Il y a quarante ans, les automobiles étaient rares et les avions encore davantage ; par contre, les chevaux étaient en grand nombre. Le pas d'un cheval n'attirait personne, mais le vrombissement d'un moteur d'avion alertait la curiosité de tous : on ne voulait pas manquer de voir cet oiseau insolite. Et les plus jeunes n'hésitaient pas à franchir de longues distances à pied pour contempler au sol et de près ces machines étranges qui leur paraissaient de véritables merveilles, mais qui, en comparaison des géants modernes, n'étaient que de très primitives ébauches. L'enfant d'aujourd'hui se dérangera rarement pour regarder passer un avion, mais, s'il est citadin, sa curiosité sera piquée par la vue d'un cheval. Il suffit en effet que nous ayons constamment une chose sous les yeux pour que naisse la familiarité ; que cette chose soit ridicule ou même absurde n'y change rien, la familiarité naît quand même. En revanche, cette chose disparaît-elle ou se fait-elle plus rare, l'étonnement et la curiosité réapparaissent. Or, la familiarité est le pire obstacle à l'étonnement et à l'admiration. Mais qu'est-ce au juste que la familiarité ?

La familiarité est une chose étrange, paradoxale. Lorsqu'on entreprend de l'analyser, on est facilement dérouteré : elle apparaît faite d'éléments opposés et contradictoires, elle se révèle comme un mélange où, de prime abord, il ne semble pas facile de démêler les avantages et les désavantages.

Disons d'abord que la familiarité n'est pas une connaissance, mais qu'elle regarde la connaissance. En fait, elle désigne et caractérise un type de relation entre un connaissant et un objet connu, et le mot *familier* s'emploie tout autant pour spécifier l'objet connu que pour qualifier le connaissant, bien entendu avec des nuances de significations. D'un visage, nous dirons qu'il nous est familier lorsque, l'ayant vu et maintes fois revu, nous pouvons sans peine le reconnaître entre mille ; d'une voix, que nous identifions sans la moindre hésitation, sans même voir la personne qui parle, nous dirons qu'elle nous est familière. Lorsque le mot *familier* est ainsi employé, c'est-à-dire lorsqu'il affecte l'objet connu, il signifie que cet objet est *bien connu* ; c'est là, du reste, l'un des sens de ce mot que signale le dictionnaire. Et on peut sans effort deviner l'origine de ce sens et de cet usage. *Familier* dérive à coup sûr du mot *famille*. Or, existe-t-il des groupes humains où les membres se connaissent mieux que dans une famille : pareils membres n'ont guère de secrets les uns pour les autres, ils connaissent fort bien toutes leurs qualités respectives et, en outre, jusqu'à leurs moindres défauts. Aussi semble-t-il fort naturel que le mot *familier* en soit venu graduellement à désigner tout ce qui est *bien connu*.

Le mot *familier* sert encore à qualifier un connaissant. Que de fois ne disons-nous pas que nous sommes familiers avec telle ou telle chose, telle ou telle per-

sonne, telle ou telle situation. L'expression « familier avec » équivaut alors à « habitué à » ; souvent même ces expressions s'emploient l'une pour l'autre. Sur ce point, nous nous contenterons, pour le moment, de cette brève remarque ; les observations additionnelles que requiert cet aspect de la question seraient, ici, prématurées ; nous les remettons à plus tard étant donné qu'elles présupposent certaines des considérations qui suivent.

Envisagée du côté du connaissant, la familiarité comporte des avantages précieux et incontestables. Ainsi, par exemple, la familiarité issue de l'utilisation répétée et fréquente d'un instrument quelconque nous amène à découvrir toutes ses possibilités et tous les usages qu'on peut en faire, à tirer parti de ses ressources au maximum, à le manier avec aisance, virtuosité et même élégance. C'est cette sorte de connaissance que doit notamment posséder un bon conducteur d'auto et le pilote expérimenté d'un avion.

La familiarité ne possède pourtant pas un blason sans tache ; il faut se garder de croire qu'elle n'offre qu'avantages, qu'elle possède toutes les qualités et aucun défaut. Quand on l'envisage en fonction de l'objet, elle nous indique que cet objet est *bien connu*. C'est là, assurément, un aspect indéniable de la familiarité. Mais ce serait une grave erreur que d'identifier la connaissance d'une chose familière avec une connaissance parfaite, totale, exhaustive de cette chose. Car la familiarité s'accommode très bien, et souvent, d'une ignorance plus ou moins grande³⁰. Pour le mieux comprendre, revenons à l'exemple précédent. La familiarité engendrée par l'usage répété d'un instrument n'implique pas une connaissance entière ; elle pourra quand même nous voiler, nous masquer maints aspects importants d'un instrument bien à point. La simplicité de son usage et de son maniement nous cachera la perfection et la complexité de sa structure ; elle ne nous dira rien, bien entendu, de ses origines et de l'histoire de son évolution ; elle ne nous apprendra rien des efforts patients, des échecs répétés et des innombrables reprises que sa mise au point aura exigés.

Pourquoi donc, demandera-t-on, en est-il ainsi ? Comment se fait-il que la familiarité et l'ignorance peuvent cohabiter ? S'agit-il de mirage, de paradoxe ? En fait, il n'y a ni mirage ni paradoxe, mais une situation très réelle qui s'explique le plus simplement du monde. C'est qu'en effet la connaissance par familiarité ne résulte pas, en général, de l'étude, mais de l'habitude. La familiarité peut, certes, être le fruit de l'étude, mais ce n'est pas indispensable ; d'ordinaire, elle se fonde uniquement sur l'habitude qui apparaît comme sa cause nécessaire et suffisante. La familiarité naît du contact fréquent et habituel avec une personne ou une chose, elle naît de l'usage réitéré d'un outil ou d'un instrument, de la répétition inlassable d'une même action ou d'une même série d'opérations. La familiarité, quand elle est issue de l'étude et de l'habitude, pourra facilement conduire à une connais-

³⁰ La rédaction de cet article était terminée lorsque l'ouvrage de Marc Zamanzy, *Mort ou résurrection de l'université ?*, (Paris, Plon, 1969), m'est tombé sous la main. J'y ai trouvé quelques lignes que je ne puis m'empêcher de citer : « Le monde où ils vivent n'étonne guère les enfants : ils ne lèvent même plus le nez lorsqu'ils entendent venir un avion ; ils sont familiers de toutes choses et en réalité ne les connaissent pas » (p. 25).

ce parfaite et complète, mais non pas quand elle n'a d'autre fondement que l'habitude. On le sait bien, la répétition qui produit l'habitude engendre un mécanisme d'automation dispensant à la longue de la délibération et de la réflexion, même là où l'attention et l'étude étaient nécessaires au départ.

La connaissance par familiarité dépend donc beaucoup plus de l'habitude que de l'étude. Voilà pourquoi elle s'accommode fort bien d'une dose parfois considérable d'ignorance, même si elle apporte une excellente connaissance de certains aspects d'une chose. Or ce mélange possible de connaissance utile et d'ignorance recèle un grave danger et sème sournoisement sur la voie de l'étonnement et du désir de connaître un écueil des plus redoutables. Rien de plus normal et facile en effet que notre connaissance d'une chose familière soit erronément considérée comme totale et parfaite. L'ignorance qui peut accompagner la connaissance par familiarité est souvent une ignorance insoupçonnée, inconsciente. Ce caractère d'inconscience pourra rendre l'erreur moins coupable, mais elle ne la rendra pas moins nocive, bien au contraire. Cette familiarité fera alors obstacle à une connaissance achevée et vraiment complète, car elle sapera à sa base même le désir d'une connaissance meilleure et plus achevée. Si, par suite d'une erreur, j'estime parfaite ma connaissance d'une chose familière, je n'éprouverai aucun désir de l'améliorer, car la condition indispensable de tout progrès intellectuel, c'est de reconnaître son ignorance. Si l'on veut éviter cet écueil, il faudra sans cesse se tenir sur le qui-vive et garder son intelligence en éveil, il faudra constamment éprouver et mettre en doute sa connaissance des choses familières afin de découvrir si elles ne nous échappent pas par certains côtés. Russell a su mettre le doigt sur ce point lorsqu'il a écrit dans *The Problems of Philosophy* :

Philosophy, . . . has at least the power of asking questions which increase the interest of the world, and show the *strangeness and wonder lying just below the surface even in the commonest things of daily life*³¹.

À cette première erreur s'en ajoute une seconde. Car s'il y a danger de confondre connaissance familière avec connaissance exhaustive, il y a également danger d'identifier chose familière et chose banale. Cette nouvelle erreur constitue un écueil tout aussi redoutable que la première. Les choses banales ne piquent pas notre curiosité, elles n'attirent ni ne retiennent notre attention. Mais qu'on prenne bien soin de ne pas identifier familiarité et banalité. Ce sont là deux caractères qui peuvent fort bien se trouver ensemble, mais il s'en faut qu'ils soient identiques. Si maintes choses familières sont banales, tout ce qui est familier est loin d'être banal. Pourtant, si l'on n'y prend pas garde, on pourra souvent confondre familiarité et banalité, car la familiarité a souvent pour effet de nous faire apparaître comme banales des choses qui ne le sont pas du tout, simplement parce que nous y sommes habitués. Qu'y a-t-il de plus répandu, de plus commun, de plus familier qu'une roue ? Des roues, il y en a partout et de toutes les sortes ; elles tiennent dans notre vie une importance difficile à imaginer. Pour en entre-

³¹ B. RUSSELL, *The Problems of . . .*, p. 16. C'est nous qui avons mis en italique.

voir mieux la place et l'importance, abandonnons-nous à une rêverie quelque peu fantaisiste : dans notre songe, tentons d'abord d'éliminer du monde que nous habitons tout ce qu'il y a de roues, efforçons-nous ensuite de nous représenter ce que serait ce monde sans roues aucunes et quel serait notre mode de vie dans pareil univers. S'il est difficile d'évaluer jusqu'à quel point notre mode de vie serait altéré, il est en tout cas facile de comprendre que nous serions acculés à une vie de niveau fort réduit. Si personne ne s'étonne aujourd'hui devant une roue, on a cependant raison de s'étonner du fait qu'elle a mis beaucoup de temps à s'installer dans les civilisations³² primitives pour qui elle marque une réussite technique extraordinaire, et également du fait que des civilisations avancées aient pu s'édifier, au moins en grande partie, sans la posséder³³. Instrument devenu très familier, la roue n'a pourtant rien de banal ni d'insignifiant : elle est une géniale invention, mieux, une véritable conquête de l'homme.

Un autre cas tout aussi intéressant que le premier, mais de nature fort différente, c'est celui du « zéro » de la notation indo-arabique. Qu'y a-t-il de plus insignifiant et de plus banal, en apparence, que ce symbole ? Qui accorde aujourd'hui la moindre attention et reconnaît même une ombre d'importance à un symbole qui ne signifie aucune quantité, mais plutôt l'absence de toute quantité ? Et pourtant, ce symbole « familier » n'a rien de banal. Il joue dans la numération un rôle indispensable et irremplaçable. Il n'y a aucune exagération à le considérer comme l'une des plus grandes inventions de l'homme, mieux encore comme une conquête qui a exigé trois millénaires de tentatives infructueuses, d'essais répétés, de luttes patientes. N'est-il pas étonnant de constater que l'un des premiers systèmes de numération à utiliser de façon systématique un zéro soit celui des Hindous dont l'apparition se situe vers le V^e siècle de notre ère ?³⁴ Or les premiers systèmes de numération, connus à partir de documents histori-

³² L'origine de la roue n'est pas très claire ni quant au lieu ni quant au temps. Les archéologues ont cependant de bonnes raisons de croire qu'elle fit son apparition au Proche-Orient vers 3 500 av. J.-C., à Sumer. De là, son usage se serait répandu dans tout le Proche-Orient d'abord, pour gagner ensuite, lentement, l'Europe centrale et nordique. Il semble, d'autre part, que la roue ait fait l'objet d'une découverte indépendante, en Amérique, dans l'Ancien Mexique, mais on ne sait trop si cette invention a donné lieu, à l'époque, à des applications techniques. Cf. *Encyclopedia Americana*, t. 28, p. 701 ; T. K. Derry et T. I. Williams, *A Short History of Technology*, Oxford, At the Clarendon Press, 1960, p. 192 : « In the wheel we have one of the greatest as well as one of the oldest technological advances. The cart wheel seems to have come into existence at about the same time as the potter's wheel and certainly had comparably far-reaching results. Thus the earliest indication of the use of wheeled vehicles — a conventionalized sketch in a Sumerian account tablet, which shows a sledge mounted on four solid wheels — can be dated not long after 3 500 B.C. ».

³³ Les grandes pyramides des Égyptiens et celles, moins colossales, des Aztèques et des Mayas ont été érigées sans l'aide de la roue.

³⁴ Les Babyloniens, sous l'influence grecque, avaient utilisé un « zéro » vers la fin de leur civilisation, i.e., vers le III^e siècle avant notre ère, mais non d'une façon très systématique. Signalons que les Mayas du Yucatan possédaient un système numérique comportant l'usage systématique d'un « zéro ». Les dates ne sont pas faciles à fixer, mais on peut se demander si le zéro de la numération maja n'est pas antérieur à celui de la numération hindoue.

ques, remontent à au moins 3 000 ans avant notre ère. Pareil état de choses pourrait difficilement nous autoriser à considérer le zéro comme quelque chose de banal³⁵.

C'est bien en vain qu'on multiplierait les exemples. Les deux que nous venons de mentionner suffisent amplement à nous prévenir de ce danger réel qui nous guette constamment et qui nous amène à confondre familiarité et banalité. La familiarité peut ainsi saper notre capacité même d'étonnement et d'émerveillement, leviers mêmes du désir de connaître. Il faut être capable de s'étonner et d'admirer même en face des choses familières, sinon nous courons grand risque de ne jamais accroître notre savoir. « [Philosophy], note Russell, keeps alive our sense of wonder by showing familiar things in an unfamiliar manner »³⁶. Sans cesser d'être des adultes, nous devons conserver nos yeux d'enfants, notre intelligence d'enfants, notre curiosité d'enfants. Ne nous y trompons pas, il y a là un défi, et quel défi !

³⁵ Le P. Teilhard de Chardin a un mot qui cadre parfaitement avec les idées que nous avons émises. Il écrit dans son livre sur *La place de l'homme dans la nature*, (Paris, Union générale d'Éditions, 1962, p. 99) : « À force d'être des hommes, vivant parmi les hommes, nous finissons par ne plus voir du tout, à sa juste grandeur, le phénomène humain ». On aura beau ne pas partager les opinions de cet écrivain, on devra convenir de la justesse de sa remarque.

³⁶ B. RUSSELL, *The Problems of . . .*, p. 157.